

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

3

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 574—SAMEDI, 4 MAI 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE RÉVEIL DU PRINTEMPS - Composition et dessin de René Sangard

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 MAI 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—Nos gravures : Le réveil du printemps ; Le sacre de Mgr Langevin : Au camp de Sathonay.—Jérusalem : La voie douloureuse, par Pierre Loti.—Galerie canadienne (avec portrait) : Le lieutenant-colonel Turnbull, par Faucher de Saint-Maurice.—Saint-Patrice de Beauvillage (avec gravure), par Pierre-George Roy. — Incendie d'une manufacture (avec gravure). — Poésie : Printemps-Mensonge, par C. A. Gauvreau. — Exposition internationale de Montréal en 1896 (avec gravures), par P. C.—Poésie : Définition, par E. Z. Massicotte.—La Sœur de Charité et le soldat aveugle, par J. Emile Richard. — Scènes et fantaisies, par Fantasio. — Pour les dames, par Albane.—Propos du docteur : La santé des enfants. — Le coin des enfants : Explication de locutions bizarres (avec gravure), par R. Morténaque.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations. — Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.— Le secret d'unetombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—La réveil du Printemps.—Portrait du lieutenant-colonel Turnbull.—Vue de l'église de Saint-Patrice de Beauvillage (Montmorency). —Au camp de Sathonay : Le président de la République française distribuant les drapeaux aux troupes partant pour Madagascar.—St-Boniface (Manitoba) : Groupe des archevêques, évêques et membre du clergé qui ont assisté au sacre de Mgr Langevin, le 19 mars 1895.—Incendie de la manufacture de tabac Macdonald, à Montréal.—Gravure du feuilletton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui vont déménager de ne pas oublier de donner leur nouvelle adresse au porteur du journal, ou de nous la communiquer, afin d'assurer la régularité du service du journal.

NOS PRIMES

LE CENT TRENTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cent trente-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi, le 4 MAI, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



MON ami X... , un des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, me rappelle que c'est aujourd'hui la douzième année de ce journal, lu et répandu dans nos villes et nos campagnes. Il ajoute même dans sa lettre :
 " Vous êtes, mon cher Leduc, le chroniqueur aimé ; vous savez faire apprécier bien des choses ; vous savez dire la vérité à beaucoup de gens, et vous avez le courage de les signer. Bravo ! et pour LE MONDE ILLUSTRÉ qui a l'honneur de vous compter depuis douze ans comme son chroniqueur, et bravo pour moi qui, depuis douze ans, est l'un de ses plus fidèles abonnés."

*** Merci, mon cher ami Faucher de Saint-Maurice, car je vous nomme, vous êtes en effet un des fidèles lecteurs de cette petite publication, sans atours, sans prétentions, mais qui va toutes les semaines dans les bonnes familles canadiennes, pour causer au coin du feu et dire au papa, à la maman, aux enfants, ce que nous pensons des choses qui se passent.

Le MONDE ILLUSTRÉ, je le répète, n'a aucune prétention, pas d'autre, du moins, que celle d'être un journal de bonne compagnie, de salon, de gens qui savent vivre et si, parfois, mes opinions ont pu froisser certains lecteurs, je leur en demande pardon et je les invite à venir chez moi, dans mon *Home*, comme disent les Anglais, pour constater comment j'éleve mes bons enfants, ma Laurence, mon fils Pierre—qui deviendra quelqu'un—et ma Lili. On vit de la vie de la famille française canadienne, chez nous, et c'est si bon la vie de famille.

Un bipède, qui répond au nom de LaBrouette, a essayé de m'envoyer un peu de boue, l'autre mois, dans une feuille de chou quelconque, dont le nom ne me revient pas, et M. Albert Ferland m'en informe en me disant qu'il n'est pour rien dans cette affaire.

M. Ferland est un garçon d'avenir, et il a raison de ne pas accoler son nom à celui de la Brouette.

Je l'en remercie

*** Il y a l'annonce folichonne, l'annonce commerciale, l'annonce industrielle, l'annonce d'assurance, de banque, que sais-je, il nous manquait l'annonce macabre.

Un journal de Québec vient de la découvrir ; c'est un spécimen tellement idiot, qu'il arrive à la hauteur du spirituel.

La voici dans toute sa candeur, moins les noms des intéressés :

Le sujet dont nous allons parler peut paraître lugubre, mais il est nécessaire de donner quelques détails sur une industrie qui fait comme les autres des progrès considérables : Les entrepreneurs de pompes funèbres et en particulier de l'établissement de MM. ***.

L'établissement est tout nouveau mais lorsque les grandes réparations qu'on a décidé d'y faire seront terminées, il sera absolument de première classe.

Cependant, MM. *** sont en état de satisfaire l'habitant de l'humble demeure comme l'opulent propriétaire de lambris dorés.

Lorsqu'une famille heureuse et prospère à la visite de l'ange de la mort, il reste à ceux qui ont été laissés sur la terre, un devoir qui a pour effet d'adoucir quelque peu la

souffrance, celui de préparer à nos morts des funérailles imposantes.

Mais la pauvreté se dresse quelquefois et empêche de rendre aux morts les devoirs de la façon que l'on voudrait et voilà pourquoi l'entrepreneur de pompes funèbres doit s'efforcer d'agir de façon à se mettre à la portée de tous.

C'est là ce que nous avons trouvé chez MM. *** en visitant leur établissement. Nous y avons vu des corbillards à tous les prix, tant pour les enfants que pour les adultes, un assortiment de cercueils tout à fait complet, de toutes grandeurs et de tous prix. Une commande est remplie à une heure d'intervalle.

M. *** nous fait part des projets qu'il entretient et qui ne manqueront pas de réussir, grâce à l'énergie et à l'esprit d'entreprise dont lui et son associé M. *** sont animés.

On est occupé à la construction d'un corbillard d'une grande richesse et qui ne laissera rien à désirer.

MM. *** possèdent toutes les marchandises et les étoffes nécessaires et les clients n'ont aucunement besoin d'aller chez le marchand une fois leur commande donnée.

Ils ont des étoffes suffisantes pour procéder à l'inhumation de toute une génération de Québécois.

Les écuries contiennent des chevaux blancs et des chevaux noirs de toute beauté.

La décoration des chambres mortuaires est pour eux une spécialité et afin de donner satisfaction à tous, ils ont fait confectionner à grands frais des draps absolument semblables à ceux qui ornent la chambre mortuaire de l'honorable M. Mercier, en novembre dernier.

En résumé, MM. *** ont chez eux un stock aussi beau qu'on peut le désirer.

Pour eux, les dépenses ne sont rien. Il faut que les clients soient contents, et les compliments ne manquent pas. Encourageons-les chaque fois que le malheur nous frappe. Ils le méritent, et personne ne le regrettera.

Adresse : ***.

Je ne souhaite qu'une chose à celui qui a pondu cette chose : c'est d'être le premier client de la maison et d'être—on lui doit bien cela—enterré gratuitement et le plus promptement possible.

*** Oh ! on n'en finirait pas avec les cocaseries de notre presse.

Voici une autre... machine récoltée dans la *Minerve* :

Paris, 19 avril.—L'escadre du Nord a appareillé hier matin à Quiberon pour aller faire le tir au canon à Belle-Isle, dans le golfe Saint-Laurent, Canada, et a pris son mouillage à deux heures du soir.

Eh bien ! c'est très joli, pas géographiquement, mais comme vitesse de vapeur transatlantique, c'est énorme.

En supposant que l'escadre française ait appareillé à six heures du matin, il résulterait de la dépêche que la traversée de l'Atlantique ait été faite en huit heures.

Paul Bourget dit, dans son livre, que nous sommes pas mal Tartarins, il me semble très modeste en face de cette découverte.

*** Le livre de Paul Bourget, *Sensations d'Outre-Mer*, dans lequel l'auteur parle du Canada et des Canadiens, n'a pas manqué à son titre, car plusieurs journaux se sont occupés avec passion des remarques faites à notre sujet par le remarquable écrivain.

Mais, grand émoi l'autre jour, dans le monde qui lit, quand on apprit tout à coup que le livre était apocryphe et que Bourget n'avait pas écrit une seule ligne des articles reproduits.

Ceci ne me paraît pas exact, et je crois qu'il y a eu plutôt démarquage de livre—comme on démarque le linge—et que le libraire de Boston est tout simplement un contrefacteur, ce qui n'est guère plus joli que d'être un plagiaire ou un faussaire.

Ce sont de ces choses malheureuses que l'on ne voit que trop souvent en Amérique.

* * La navigation est enfin ouverte et notre fleuve—cette granderoute mouvante—reprend son activité des beaux jours.

A ce propos, un ami me raconte un fait assez... drôle, qui s'est passé à Sorel il y a quelque vingt ans.

Il y avait foule sur le quai, il y avait même des animaux que l'on menait à la boucherie, à Montréal ou ailleurs.

—Allons ! dit le capitaine, les Canadiens d'un côté les animaux de l'autre, que le monde puisse passer.

Le dit capitaine ne commanda pas longtemps son navire, la compagnie le fit prévenir que ses services n'étaient plus indispensables.

* * * Voici le renouveau, on devrait bien en profiter dans nos collèges et nos écoles pour donner aux élèves quelques notions de botanique

Cette science est si facile et si attrayante que je ne comprends pas l'ignorance de la plupart de nos compatriotes dans cet ordre d'idées.

La botanique est une partie de la géographie du pays, pourquoi ne pas l'apprendre ?



NOS GRAVURES

LE RÉVEIL DU PRINTEMPS

Le réveil du printemps, par notre jeune et talentueux artiste, René Sangard, est une composition d'un symbolisme plein de suggestion.

Les parfums, les roses, les chants d'oiseaux, la mélodie, l'amour, tout se réunit pour fêter ce réveil tant désiré.

Le MONDE ILLUSTRÉ ne pouvait offrir rien de plus gracieux comme première page de sa douzième année.

LE SACRE DE MGR LANGEVIN

Avec le présent numéro, nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le groupe des archevêques, évêques et membres du clergé qui ont assisté au sacre de Sa Grandeur Mgr L.-P.-A. Langevin, archevêque de Saint-Boniface, le 19 mars dernier.

Mgr Langevin occupe le centre du tableau, ayant à sa droite M. Fabre, archevêque consécrateur, et à sa gauche son vénérable père, bientôt octogénaire, qui a pu faire, sans trop de fatigue, un trajet de 1,424 milles, de Saint-Isidore, P.Q., à Saint-Boniface, Manitoba.

Viennent ensuite à sa droite Nos Seigneurs Duhamel, Laffèche, Gabriel et Decelles, puis l'abbé mitré, d'Oka. A sa gauche, Nos Seigneurs Bégin, Grandin, Gravel et Emard.

Mentionnons aussi, parmi les membres du clergé en qualité d'intimes de Sa Grandeur : M. le chanoine Racicot, son oncle ; M. H. Langevin, son frère ; MM. les abbés N. Bruchési, H. Charpentier, I. Reid, V. Thibaudier, C. Thérien et J.-B.-A. Bélanger, confrères de collège de Monseigneur. M. Christie représentait le diocèse de Saint-Paul, et M. P. Lamarche le diocèse de Toronto.

AU CAMP DE SATHONAY

Le président de la République française s'est rendu au camp de Sathonay pour procéder à la distribution des drapeaux aux régiments de création nouvelle du corps expéditionnaire de Madagascar. La cérémonie a été des plus imposantes. Le 200e de marche, auquel s'étaient

jointes des délégations des autres troupes de France et d'Algérie appelées à prendre part à l'expédition, était rangé sur trois côtés du champ de manœuvre. Vers neuf heures, le président, descendant du landau qui l'avait amené de la gare, allait se placer au centre du carré, accompagné du cortège officiel. Quatre sous-officiers, décorés de la médaille militaire, portant les nouveaux drapeaux, viennent se placer devant le président de la République. Puis, sur un commandement du général Duchesne, chaque colonel s'avance tour à tour. M. Félix Faure prend l'étendard des mains du sous-officier qui le porte et le remet au colonel qui le tend lui-même au lieutenant porte-drapeau.

Cette cérémonie accomplie, les quatre colonels, sabre au poing, se placent sur une même ligne, en face au président de la République, qui prononce une chaleureuse allocution.

Puis a eu lieu la revue précédée de la remise des décorations décernées à un certain nombre d'officiers et de sous-officiers. En attachant la croix ou la médaille sur la poitrine, le président de la République leur a donné l'accolade. A l'aumônier, auquel il apportait des palmes académiques, il a serré cordialement la main.

JÉRUSALEM

Détachons une belle page du dernier volume de Pierre Loti, qui vient de paraître, à Paris, chez C. Lévy.—L'illustre écrivain raconte que, se trouvant à Jérusalem, il reconnut, sur un point de la "voie douloureuse", les traces d'un jeu de margelle qui remontait au temps des Romains. Ainsi, sur ces mêmes dalles, que foulent aujourd'hui les Anglais de l'agence Cook, le Christ avait passé, portant sa croix. Le décor, la disposition des lieux n'ont pas changé.

LA VOIE DOULOUREUSE



N peut, en rapprochant idéalement les tronçons des voies hérodiennes et les débris des anciens remparts, retrouver et suivre jusqu'au Calvaire la route du Christ.

Ce qui frappe singulièrement ici, dans ces fouilles, c'est la conservation de ce vieux pavage, le poli de ces pierres rougeâtres qui, pendant des siècles sous la terre, ont gardé l'usure des pas... Et même voici, sur l'une des dalles, grossièrement gravé au couteau, un jeu de margelle identique à ceux de nos jours ! un jeu qu'avaient tracé les soldats romains pour occuper leurs heures de veille... Oh ! comme il est impressionnant, ce détail, pourtant si puéril, et quelle vie soudaine sa présence vient jeter pour moi dans ce fantôme de lieu !...

Est-ce que nous sommes bien dans le corps de garde du Prétoire ?... Ce vestige de rue, qui part d'ici, en pleine obscurité sépulcrale pour se perdre dans la terre, est-ce bien le commencement de la voie qui mena le Christ au Golgotha ? Rien n'autorise encore à l'affirmer, malgré les probabilités grandes. Mais la Mère (de l'ordre des Filles de Sion) qui m'accompagne dans ces caveaux, promenant sur les murs millénaires la lueur de sa lanterne, a réussi à faire passer momentanément en moi sa conviction ardente ; me voici, devant ces débris, ému autant qu'elle-même.

Ce jeu de margelle, par terre, attire et retient mes yeux... Maintenant, je les vois presque, les soldats de Pilate, accroupis à jouer là, pendant que Jésus est interrogé au Prétoire. Toute une reconstitution se fait dans mon esprit, involue, spontanée, des scènes de la Passion, avec leurs réalités intimes, avec leurs détails très humains et très petits ; sans

grands déploiements de foules, elles n'apparaissent là, si étrangement présentes, dépouillées de l'aurole que les siècles ont mise alentour, amoindries—comme toutes les choses vues à l'heure même où elles s'accomplissent—et réduites, sans doute, à leurs proportions vraies... Il passe devant moi, le petit cortège des suppliciés, traînant leurs croix sur ces vieux pavés rouges... C'est au lever d'une journée quelconque des nuageux printemps de Judée ; ils passent ici même, entre ces murs si longtemps ensevelis, contre lesquels ma main s'appuie ; ils passent, accompagnés surtout d'une horde de vagabonds matineux et craintivement suivis de loin par quelques groupes de disciples et de femmes que l'anxiété avait tenus debout toute la froide nuit précédente, qui avaient veillé dans les larmes, autour du feu... L'événement qui a renouvelé le monde, qui, après dix-neuf cents ans, attire encore à Jérusalem des multitudes exaltées et les fait se traîner à genoux pour embrasser des pierres, m'apparaît en cet instant comme un petit forfait obscur, accompli en hâte et de grand matin, au milieu d'une ville dont les habitudes journalières en furent à peine troublées... .

Tandis que je marche dans le souterrain, aux côtés de la religieuse en robe blanche, la vision que j'ai se déroule, inégale, trop instantanée, en quelques furtives secondes, avec des intervalles vides, des lacunes, des trous noirs, comme dans les songes... Maintenant, c'est après la crucifixion, la foule déjà dispersée, l'apaisement commencé ; la croix, sous le ciel de midi, qui est un peu sombre, étend ses deux grands bras, dépasse en hauteur le faite des murs de Jérusalem, est visible de l'intérieur de la cité, est regardée encore, des terrasses, par quelques femmes silencieuses, aux yeux d'angoisse... Oh ! si humains, les larmes versées en ce jour-là autour de Jésus !... Sa mère, la sœur de sa mère, ses frères, ses amis, le pleurant, lui, parce qu'ils l'aimaient d'un amour humain, d'une anxieuse tendresse de cette terre. Et quoi de plus humblement terrestre aussi que ce passage de saint Jean tout à coup retrouvé dans ma mémoire : "Jésus, ayant donc vu sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voici votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et, depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui." (Saint Jean, XIX, 26, 27.)

Enfin, dernière image qui vient, inattendue et froide, terminer le rêve : le soir du grand lugubre jour ; les choses tout de suite rentrant dans l'ordre, reprenant leur cours inconscient ; une incroyable tranquillité retombée, comme sur une exécution quelconque ; la population ivive retournant à ses trafics et à ses fêtes, préparant sa Pâque, après ce forfait, presque inaperçu, sans se douter que ses fils en portaient la peine et l'opprobre aux siècles des siècles... .

* * *

Quand nous remontons du souterrain, remettant pied dans l'heure présente et les choses actuelles, c'est comme au sortir de l'épaisse nuit des temps, où nos yeux visionnaires auraient perçu des reflets de très anciens fantômes... Jamais je ne m'étais senti si humainement rapproché du Christ... Ce sont les mystérieuses influences de ces lieux qui en ont été les causes, ce sont ces vieux pavés hérodiens sous nos pas, ce jeu de margelle tracé par les soldats de Ponce-Pilate,—toutes ces effluves du passé que dégagent ici les pierres... .

PIERRE LOTI.

Un soupir à ce qui fut, un sourire à ce qui sera, voilà la vie.—PAUL BOURGET.

GALERIE CANADIENNE



LE LIEUTENANT-COLONEL TURNBULL.



Le dernier numéro de la *Gazette Officielle* d'Ottawa, nous annonce que cet officier supérieur vient d'être nommé inspecteur de la cavalerie de tout le Canada, et qu'il est attaché en cette qualité à l'état-major général. Une esquisse biographique de cet ami des Canadiens-français prend

naturellement sa place dans LE MONDE ILLUSTRE.

James-Ferdinand Turnbull est né à Londres, en Angleterre, le 19 juillet 1835. Il n'avait qu'un an lorsqu'il vint au Canada. Sa mère fixa sa résidence à Québec, où elle se fit bientôt un cercle choisi d'amis parmi lesquelles comptaient au premier rang les Dames de l'Hôtel-Dieu. Dès que son fils pût étudier, il fut envoyé au High School. Après y avoir fait un cours brillant, il entra dans le commerce, mais ses aptitudes et ses goûts le tournaient plutôt vers la vie militaire.

Nous étions déjà en 1855 ; un corps de cavalerie volontaire se formait à Québec ; le jeune Turnbull y entra comme simple troupier. En 1860, lors de la visite du prince de Galles au Canada, on le retrouve secrétaire honoraire du comité de réception, présidé par sir Hector Langevin, maire de Québec. En 1861, le futur lieutenant-colonel était promu cornette ; en 1862 lieutenant, et le 20 mai 1864 capitaine. Il se donna, cette année-là, la mission d'étudier sur place les remontes et les manœuvres de la cavalerie américaine ; on était alors en pleine guerre du Nord. En 1865, il est rendu au dépôt de cavalerie de Canterbury, en Angleterre. Il y suit ces cours d'instruction spéciale, d'après les ordres de l'adjutant-général du Canada, le colonel MacDougall qui, déjà prévoyait l'utilité d'une école de cavalerie canadienne. En mars 1866, l'inva-

sion féniennne rappela le capitaine Turnbull au pays. Il servit pendant cette courte campagne comme officier d'état-major de l'adjutant-général cité plus haut. La paix revenue, il prit le commandement de la cavalerie de Québec.

Sir Georges Cartier, devenu ministre de la milice, s'occupa beaucoup de notre réorganisation militaire ; il donna au capitaine Turnbull, en 1867, la mission d'étudier sur place la cavalerie française. Sur la recommandation du premier ministre canadien et de lord Lytton, alors ambassadeur d'Angleterre en France, il fut attaché aux dragons de l'Impératrice et placé en garnison à Saint-Germain-en-Laye.

L'an 1869 apporte au capitaine Turnbull sa promotion comme chef d'escadron breveté, puis en 1872 une lettre du gouverneur-général du Canada l'envoyait en Angleterre, à Alderschott, pour y suivre, à la suite du 7^e hussard anglais, les grandes manœuvres. En 1874 il était breveté lieutenant-colonel, et en 1875 il suivait de nouveau les grandes manœuvres d'Alderschott, comme attaché cette fois-ci, au grand état-major.

Des bruits de guerre entre la Russie et l'Angleterre commencèrent à courir en avril 1878. Le *War office* de Londres fit offrir au lieutenant-colonel Turnbull la levée au Canada d'un régiment de cavalerie : il devait faire son service en Orient. Mais la guerre n'eut pas lieu.

En 1879, le lieutenant-col. Turnbull offrit à son tour, par l'entremise du général sir Patrick MacDougall, de recruter, ici, un régiment destiné au service du cap de Bonne Espérance et à la guerre d'Afrique. Cette offre ne fut pas jugée nécessaire, mais le brillant officier canadien en fut remercié chaleureusement par les autorités et par la presse anglaise, entre autres journaux par le *Whitehall Review* du 27 mars 1879.

Enfin, en 1883, le Dominion du Canada créa la création d'une école de cavalerie. Le lieutenant-colonel Turnbull retourna de nouveau à Alderschott pour se mettre au courant des nouvelles manœuvres. Il fit ce cours d'instruction avec le 15^e hussard anglais, et le 21 décembre 1885, il se voyait nommé commandant de l'école canadienne, avec résidence à Québec. Bientôt éclatait l'insurrection du Nord-Ouest. Turnbull fût désigné avec ses hussards : il partit et fit le rude service des montagnes du Tondre—*Touchwood-hills*. Par sa finesse

diplomatique, par son attitude ferme, par ses grandes manières, par son indomptable énergie il réussit à contrôler sans effusion de sang, les farouches tribus indiennes qui l'entouraient.

Le lieutenant-colonel Turnbull—et je puise la plupart de ses détails dans le livre biographique de Morgan—a épousé en juin 1867 Mlle Elizabeth, fille de feu James McKenzie, le grand armateur de Lévis.

Ce médaillé du Nord-Ouest commandait à Toronto l'école de cavalerie quand il reçut sa dernière promotion. Par un caprice inexplicable de l'autorité, ses hussards, pendant le trajet de Québec à la capitale d'Ontario, devinrent tout à coup des dragons.

En apprenant l'élévation du colonel, chacun se disait :

—Voilà une bonne nomination.

Et ils avaient raison.

Instruit, beau cavalier, rompu à toutes les fatigues du métier, au courant des innovations modernes, aimé de ses officiers et de ses troupes, dévoué à ses soldats, le lieutenant-colonel Turnbull fera honneur à sa nouvelle position. Cette promotion a causé une véritable joie à Québec, où l'ancien commandant des hussards et des dragons ne compte que des amis. Nous nous joignons à leur nombreux groupe pour offrir nos félicitations à l'heureux promu ainsi qu'au gouvernement qui vient ainsi de faire acte de justice envers un excellent officier, et du même coup honorer par ce choix judicieux notre armée canadienne.

Touche le saint Maurice.

SAINT-PATRICE DE BEURIVAGE

En 1860, un certain nombre d'Irlandais de la paroisse de Saint-Sylvestre habitant tous la même concession demandèrent à Mgr Bailargeon, alors administrateur de l'archidiocèse de Québec, la permission de se bâtir une église. Cette permission leur ayant été refusée ils élevèrent quand même une modeste église de quatre-vingt-cinq pieds de longueur sur trente-sept de largeur.

Pendant cinq ans l'autorité religieuse les priva de prêtres et de sacrements. A la fin



ÉGLISE DE SAINT PATRICE DE BEURIVAGE, COMITÉ DE LOTBINIÈRE



MONTREAL -- INCENDIE DE LA MANUFACTURE DE TABAC MACDONALD—Croquis de René Sangard

M. l'abbé Edouard Fafard, curé de Saint-Sylvestre, reçut ordre de bénir leur église et d'y dire la messe une fois par mois. C'est le 12 octobre 1865 qu'elle fut bénie, et le même jour, M. Félix Gauthier, curé de Saint-Gilles, y célébra la première messe.

La nouvelle paroisse fut mise sous le patronage de saint Patrice parce que la plupart de ses habitants étaient nés en Irlande.

La rivière Beauvillage traverse la paroisse dans toute sa longueur ; de là le nom de Beauvillage ajouté à celui de Saint-Patrice. Cette rivière avait pris son nom du sieur de Beauvillage dont la seigneurie comprenait les paroisses de Saint-Sylvestre, Saint-Séverin, Saint-Patrice, Saint-Gilles, Saint-Agapit et Saint-Narcisse. Cette seigneurie est depuis longtemps en la possession de la famille Ross.

Le premier curé de Saint-Patrice de Beauvillage fut l'abbé Augustin Gauthier qui prit possession de sa cure le 27 septembre 1871. Il fut remplacé, le 6 novembre 1893, par M. l'abbé A. Vaillancourt, le curé actuel.

Leuro Georges Roy

INCENDIE D'UNE MANUFACTURE

(Voir gravure)

Un des incendies les plus désastreux que Montréal ait vu depuis plusieurs années a eu lieu jeudi, de la semaine dernière, à la manufacture de tabac Macdonald.

Il est étonnant que sur les 1,500 employés, dont la majorité sont des jeunes filles de

quinze à vingt-cinq ans, il n'y ait pas eu un plus grand nombre de victimes.

Jusqu'à présent, on rapporte qu'une vingtaine de personnes ont été blessées sérieusement.

Décrire la scène qui s'est déroulée, lorsque le feu s'est déclaré, est absolument impossible. Il faut s'imaginer huit cent à neuf cent jeunes filles prises de panique, dans un endroit où elles étaient enfermées comme en une souricière, et essayant de briser les châssis et les grillages de leurs mains, qui devenaient ensanglantées par les efforts faits pour se sauver.

Lorsque les pompiers de la division Est arrivèrent au feu, ils se trouvèrent en face d'un spectacle qui rappelait beaucoup l'incendie qui a détruit l'asile de la Longue-Pointe, il y a quelques années.

On se mit immédiatement à l'œuvre et, au moyens des échelles, on put réussir à atteindre le quatrième étage où était le département des filles. Il était évident que le danger le plus sérieux pour ces jeunes filles était la fumée ; car au fur et à mesure que les châssis étaient enlevés, des tourbillons de fumée s'échappaient et rendaient encore plus difficile le sauvetage des employés.

Une jeune fille du nom de Alphonsine Thi-baudeau, âgée de vingt-six ans et demeurant rue Plessis, réussit à enlever le grillage et se jeta en bas du quatrième étage ; elle se brisa les reins en tombant et fut ramassée plus morte que vivante. On la transporta à l'hôpital Général où elle mourut le lendemain. Plusieurs autres jeunes filles voulurent en faire autant mais en furent empêchées par les pompiers qui réussirent à faire un peu de calme.

A chaque fenêtre, on se disputait une petite place pour respirer, car la fumée était suffocante à l'intérieur de l'édifice. Chaque femme arrachée de la manufacture en flammes était

conduite chez elle, à l'exception d'une douzaine de jeunes filles dont les blessures étaient trop graves et qui furent conduites aux hôpitaux.

La plupart des employés ont reçu des blessures, et des centaines se sont rendus dans leur famille plus ou moins estropiés.

Nous devons un tribut d'éloges bien mérités à nos braves pompiers. Comme toujours, ils ont fait preuve d'une bravoure et d'un sang-froid incomparables.

PRINTEMPS - MENSONGE !

A mon ami Lucien.

Tout renaît et s'éveille ! Et près de vous fermente
La sève du printemps ! Quel bonheur d'exister ?...
Le cœur s'ouvre et palpite, et votre âme fervente,
Ignore que le monde est fait pour attrister !

C'est un bonheur complet, — un bonheur qui me tente —
Auquel vous ne sauriez vous-même résister ! —
Et moi je reste seul, pensif, et l'âme lente
Aux ivresses, dont on ne peut se désister !

Que voulez-vous ? Je sens une horrible tristesse,
— Quelque chose de lourd, de brisé qui m'opresse,
Descendre en moi, comme en un abîme profond.

Hélas ! L'amour est vain, l'amitié mensongère ;
Et si mon cœur crie à tous sa douleur amère,
Pas une voix ! pas un ami ne lui répond !

Ch. A. Gauthier

Plus la famille est facile à dissoudre par le divorce, plus elle devient difficile à constituer par le mariage.—L'abbé LEMIRE.



AU CAMP DE SATHONAY.—LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE DISTRI



SAINT-BONIFACE (MANITOBA)—GROUPE DES ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES ET MEMBRES DU C



LE DISTRIBUANT LES DRAPEAUX AUX TROUPES PARTANT POUR MADAGASCAR



LES MEMBRES DU CLERGÉ QUI ONT ASSISTÉ AU SACRE DE MGR LANGEVIN, LE 19 MARS 1895

Exposition Internationale de Montréal en 1896

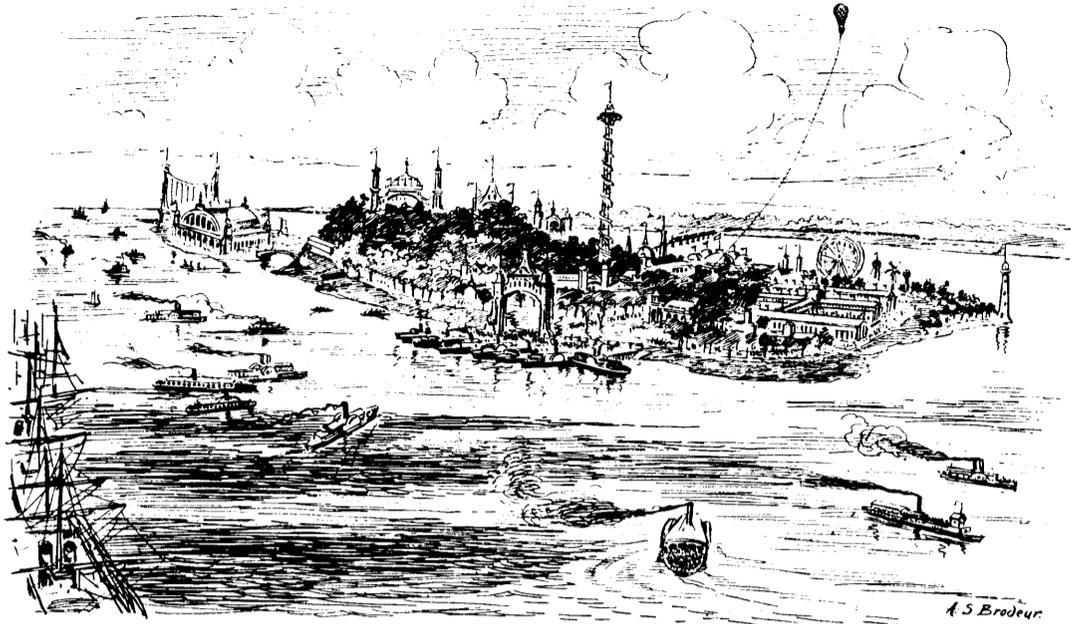
LE PROJET DE M. A.-S. BRODEUR

Un grand journal de cette ville propose d'établir, dans l'île Sainte-Hélène, la prochaine Exposition Internationale de Montréal. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en publiant les dessins qui accompagnent le projet en question, et qui le feront connaître beaucoup mieux que toutes les descriptions possibles.

Comme on le voit par la première gravure, l'île entière serait affectée aux bâtiments et aux jardins de l'Exposition, dont l'entrée principale serait établie à l'emplacement même du quai actuel de débarquement.

Disséminées dans la verdure et l'ombre, les diverses constructions bénéficieraient singulièrement des dispositions naturelles du sol accidenté de l'île, qui aideraient puissamment à en relever le caractère architectural.

Une tour élevée au centre de l'île, un phare coquet sur le point ouest, une cascade monu-



L'EXPOSITION DE L'ÎLE SAINTE-HÉLÈNE, VUE EN APPROCHANT DE MONTRÉAL

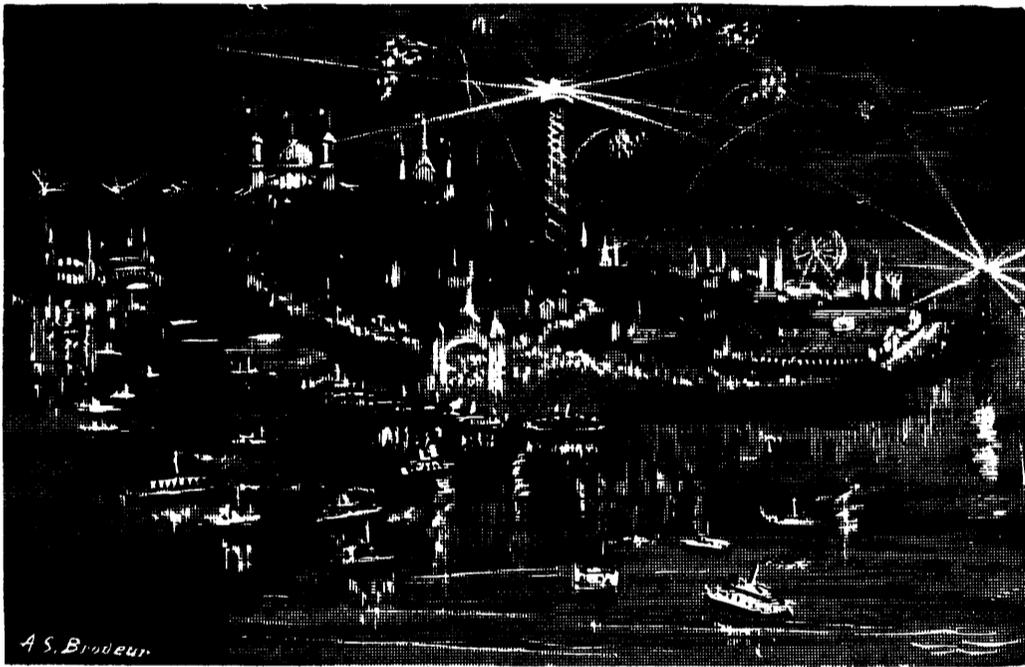
mentale sur l'extrémité opposée (voir gravure), une roue Ferris, un ballon captif, l'île Ronde réunie à l'île Sainte-Hélène et couverte, elle aussi, de palais élégants. Telles sont les attractions les plus saillantes qui paraissent au dessin conçu et exécuté par l'auteur du projet lui-même, dont l'idée est absolument neuve et pratique.

Les fêtes de nuit seraient réellement merveilleuses sur cet île, s'élevant du milieu des flots comme une autre Venise transportée au milieu du Saint-Laurent, et où les foyers électriques, les cascades lumineuses et les palais brillamment éclairés offriraient un spectacle féérique.

On pourrait également organiser sur le fleuve une foule de fêtes nautiques et de courses qui, seules, attireraient à Montréal une foule énorme.

D'un autre côté, l'île Sainte-Hélène offre un parc superbe où les visiteurs pourraient trouver à profusion cette ombre si recherchée pendant les brûlantes journées d'été, et surtout cet air pur, cette vue superbe qu'on rencontre, en général, si rarement sur les emplacements des expositions !

Les quelques bâtiments déjà érigés sur la ferme Fletcher pourraient être transportés facilement et à peu de frais sur l'île, où ils seraient, suivant leur importance, réédifiés parmi les nou-

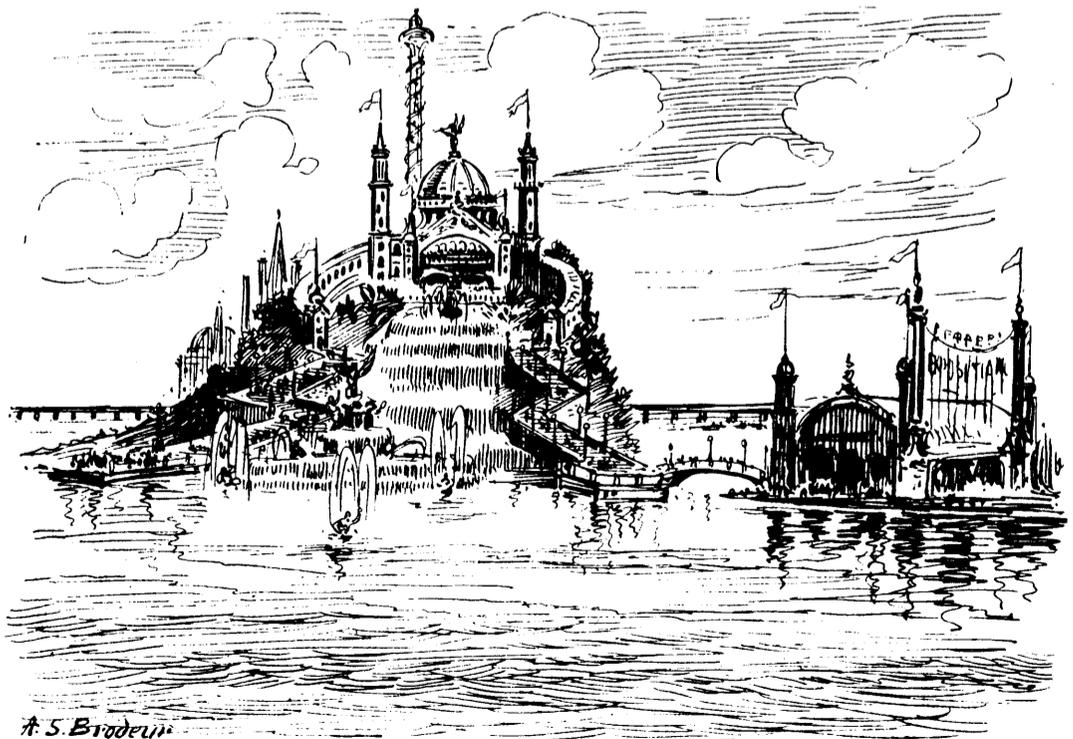


L'EXPOSITION DE L'ÎLE SAINTE-HÉLÈNE, VUE DE MONTRÉAL LA NUIT

veaux. Une fois l'Exposition finie, les constructions les plus gracieuses qu'elle aura nécessitées, au lieu d'être détruites selon l'ordre des choses ordinaire, pourraient, au contraire, être conservées. On y établirait, par exemple, des salles de gymnase, de concert, des panoramas, des tirs, etc., etc., en un mot une foule de divertissements variés dont bénéficieraient les milliers de personnes qui vont visiter l'île durant la belle saison.

L'île Sainte-Hélène, ainsi transformée, deviendrait un parc public pour ainsi dire unique au monde, et serait désigné comme l'emplacement le plus propice aux expositions de l'avenir. Je ne parle point des avantages offerts par l'isolement de l'île, du pittoresque coup d'œil qu'offrirait le va et vient des centaines de bateaux affectés au transport des visiteurs : l'île pourrait, du reste, être reliée à la rive sud par un pont temporaire qui permettrait aux chemins de fer d'avoir, eux-aussi, accès jusqu'aux portes de l'Exposition.

Tels sont les principaux avantages offerts par ce projet, dont l'auteur est M. A.-S. Brodeur, l'artiste signataire des dessins que nous publions ; il mériterait d'être étudié à fond par les personnes compétentes en matière d'exposition, et il n'y a aucun doute qu'il recueillerait un grand nombre de suffrages—P. C.



L'EXPOSITION DE L'ÎLE SAINTE-HÉLÈNE, VUE DE MONTRÉAL LE JOUR

DÉFINITION

A mon ami Arthur Giroux.

Quelle passion folle !...
Pour définir l'amour,
Je cherchais un symbole
Et la nuit et le jour.

Oyez cette merveille !
Un être aérien
Tout près de mon oreille
Chanta ce joli rien :

" C'est une fleur brillante,
" Ami ! pour moi, l'amour
" C'est la rose odorante
" Au gracieux contour,

" Qui sitôt qu'on la touche,
" Même en un pur baiser,
" S'effeuille sous la bouche
" Qui veut la caresser."

B. Z. Masciatto

LA SŒUR DE CHARITÉ ET LE SOLDAT AVEUGLE



AUTRE jour étant monté au grenier, qui nous sert de chambre à tout mettre, je m'arrêtai à la vue d'un petit coffret en bois, que je voyais là depuis bien longtemps sans y avoir fait beaucoup attention ; mais cette fois j'y vis sur l'étiquette deux mots : *Vieux livres*.

Je m'empressai de l'ouvrir ; ma vue se porta d'abord sur le premier livre qui se trouvait sur le dessus, c'était le tome 1er des *Canadiens de l'Ouest*, par M. Joseph Tassé, pour celui-là je le replaçai de suite car je l'avais déjà lu. Un autre, ah ! celui-ci je ne le connaissais pas, c'était l'*Héroïsme en soulane*, par M. le général Ambert. Je le feuilletais d'une page à l'autre quand, tout à coup, je m'arrêtai à une page dont le coin était plié, et j'y lus ce qui suit, en voyant que des gens de cœur ne sont jamais mieux jugés que par des gens de cœur.....

— Un officier avait rencontré du côté de Châlons, marchant vers Paris, une Sœur de Charité et un soldat : celui-ci était aveugle, par suite d'une blessure à la tête. Les Prussiens l'avaient abandonné sur la route, et ses camarades conduits en captivité n'avaient pu le secourir. Il serait mort au carrefour du chemin sans la Sœur de Charité.

— Le mérite de la pauvre fille fut grand, cette fois, car le soldat était ce qu'à l'armée on nomme une pratique... La Sœur de Charité prit cet homme par la main pour le conduire aux Invalides, où disait-elle, il trouverait un asile. Tous deux marchaient à pied, lui sombre et silencieux, elle soutenue par la charité ! La Sœur demandait des secours pour son soldat, elle le nourrissait de la meilleure part et se faisait la servante de ce pauvre.

— Les étapes succédaient aux étapes. La Sœur lui donnait du courage, en le faisant rougir de sa faiblesse.

— Peu à peu, elle lui parla de Dieu, elle lui parla d'une autre vie, et cet homme qui ne voyait plus, se prit à écouter. Par cette belle matinée, l'aveugle fit observer qu'il entendait le chant des allouettes ; il s'arrêta pour écouter, un rayon de lumière sembla passer sur le front du vieux soldat.

— Alors la Sœur le fit agenouiller.

— Vous eussiez vu sur cette route, cet homme bronzé par la guerre, endurci par les excès, sans croyance, sans foi et presque sans pensées ; il était là, le front levé vers le ciel qu'il ne voyait plus, les mains jointes, son bâton et son képi dans la poussière près de son sac, et, debout devant lui, la Sœur de Charité qui lui faisait répéter sa première prière ; le vétérân disait : *Notre Père !*...

— Deux larmes glissaient sur les joues pâles de la Sœur

— Elle venait de rendre une âme à Dieu !

— Depuis ce jour, la conscience du vieux soldat sortit de son long sommeil. Il comprit l'acte de la Sœur. Remontant de cet acte qu'il l'avait inspiré, il s'éleva jusqu'à Dieu.

— Pendant une nuit, le soldat dormait sur la paille d'une grange, tandis que la Sœur avait été recueillie par la gouvernante d'un curé de campagne ; la Sœur passa la nuit en prière.

— Le lendemain, ils se remirent en marche ; la Sœur était pensive et le soldat murmurait une prière. Pour prendre un instant de repos, on s'assit sur le rebord d'un fossé.

— Alors la Sœur dit au Soldat :

— Vos yeux n'ont pas été directement atteints par la blessure. Au milieu de ces ambulances, les médecins n'ont pu que cicatrifier la plaie de la tête. Je n'ose vous donner un espoir, qui n'est peut-être qu'un rêve. Mais j'ai formé un projet. Au lieu de vous conduire aux Invalides, je vous amènerai près des premiers chirurgiens, chez les meilleurs oculistes de Paris, et je les prierai à genoux de vous donner leurs soins pour l'amour de Dieu et aussi par patriotisme. Si le bon Dieu vous rend la lumière, soyez bon chrétien le reste de votre vie. Me le promettez-vous ?...

— Le vétérân tomba à genoux, le front dans la poussière. Il resta longtemps prosterné sans prononcer une parole, et des sanglots agitérent tout son être.

— Dieu vit les deux voyageurs et laissa tomber sur eux son regard.

— Dans cette solitude des champs, loin de la demeure des hommes, une pauvre fille faisait la plus grande charité... Trois mois après le miracle de charité était accompli.

— Le soldat avait recouvré la vue.

— La Sœur rentrée dans l'école enseigne à lire aux petites filles des paysans.

— Si vous aviez été à Notre-Dame des Victoires, à Paris, vers cinq heures du soir, vous y auriez vu un homme agenouillé près de l'autel.

— C'était le soldat qui priait pour lui et la Sœur de Charité !

J.-EMILE RICHARD.

Ottawa, avril 1895.

SCÈNES ET FANTAISIES

L'AME DES TONNEAUX

Il passait dans la rue, le marchand traditionnel, en poussant son cri classique : " Tonneaux ! Tonneaux ! Avez-vous des tonneaux ? "

Puis il s'arrêta, hélé par la fenêtre d'une maison où il grimpa. C'était à la chute du jour. Les rues n'étaient pas éclairées encore. Heure vague, où la vie parisienne s'enveloppe de brumeux mystères. Et, sous cette impression comme je passais, il me sembla entendre un des vieux tonneaux qui s'en allaient sur la voiture, mêler sa note aux grondements lointains de la grand-ville et me dire :

— Tel que tu me vois, je suis un grand coupable. Je sors de la cave d'un mastroquet.

Oh ! les heures de ma prime jeunesse, quand,

sortant des mains du tonnelier tout battant neuf et frais cerclé, je fus rempli pour la première fois !

Involontairement, je m'étais arrêté.

Le vieux tonneau continua :

— Mon premier crime, il m'ensouvient encore, fut commis un dimanche. Ils étaient deux amis réunis pour fêter le jour du repos. Au dessert, ils demandèrent une bouteille, puis deux, du vin que j'avais porté dans mes flancs. Les têtes s'échauffèrent, la querelle s'envenima. Ils en vinrent aux mains, et l'un des deux amis, cassant la bouteille sur la tête de l'autre, le blessa grièvement.

— Mon second crime... Celui-ci était un bohème, mais un poète. Un chagrin le frappa ; pour oublier, il but. Talent, intelligence sombrèrent dans le même naufrage. J'ai contribué avec bien d'autres, hélas ! à cette irréparable décadence. Je ne me pardonnerai jamais d'y avoir contribué.

— Mon troisième crime fut le plus affreux de tous ! C'était un ménage modèle. De braves ouvriers qui travaillaient toute la semaine pour mieux savourer un repos douloureusement conquis. Le père, la mère, un cher petit. Tout cela s'aimait, il fallait voir. Le vin s'avisait de troubler ce bonheur-là, et je fus assez lâche pour m'en mêler, pour donner à boire au père quand la mère et l'enfant pleuraient de faim au logis.

— J'ai honte de moi quand je me rappelle tout cela !

* * *

Le vieux tonneau s'était tu. Un autre alors prit la parole :

— C'est possible, camarade. Va pour ton *mea culpa*. Mais nous n'avons pas que de mauvaises actions dans notre souvenir.

Nous faisons le bien aussi.

Par nous, la santé est rendue au malade. Nous donnons au vieillard une seconde jeunesse, en évoquant devant ses yeux ranimés les riantes images d'autrefois.

La main de la charité a versé notre breuvage au pauvre qui grelottait sous la bise, et il a été réchauffé.

Nous avons inspiré l'artiste et le poète, rapproché plus d'un cœur, uni plus d'une pensée. A maint attristé de la vie, nous avons apporté l'espérance et rendu la gaieté. Au philosophe découragé, nous avons montré le monde sous des teintes plus riantes, et il en a été rasséréné.

Voilà ce que nous avons fait. N'avons-nous pas droit à des circonstances atténuantes ?...

* * *

Les tonneaux s'étaient tus. Le marchand était revenu.

Hue ! La voiture qui les traînait reprit sa course.

Et moi, repassant mentalement cette confession et répondant en même temps à mes propres idées :

— La vie est ainsi pleine de contrastes.

— Le mal y est partout à côté du bien.

La faute en est à ceux qui, du vin, un bienfait, font par l'abus, un poison.

Pauvres vieux tonneaux, allez en paix. Il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez fait un peu aimer !

FANTASIO.

Voulez-vous avoir de belles tapisseries et dans tous les goûts ? Allez à la librairie Dumont (1826, rue Sainte-Catherine), c'est là que vous trouverez le plus beau choix. Nous prions nos lecteurs de prendre note de ce que nous leur disons aujourd'hui.

POUR LES DAMES

Comme les bourgeois aux arbres, les toilettes nouvelles se montrent prêtes à éclore.

Chaque mode à son caractère qui se retrouve dans l'ensemble des formes et des couleurs, ainsi que dans les plus petits détails de la toilette. Ce caractère, pour la jolie saison qui vient, sera le genre gracieux. Les étoffes de laine, elles-mêmes, sont brillantes comme celles de soie, et de teintes claires et changeantes avec cette dégradation savante que la Nature a mise sur les pétales des fleurs, et que l'on imite si bien à présent.

Les tissus légers sont de beaucoup les plus nombreux. Taffetas et crépons unis, rayés ou pointillés, nous séduisent également. Les lainages surtout ont un cachet de fantaisie très remarquable. Mais la manière de les interpréter est pour beaucoup aussi dans leur succès, car la façon de disposer les garnitures est presque tout l'art dans une robe.

Les longues envolées de ruban, les nœuds, les applications de broderies, de perles, de passementeries légères, les grosses dentelles et les garnitures de boutons, tels sont les ornements les plus usités sur les robes de lainages, auxquelles on donne encore une allure plus coquette avec le corsage-blouse, qui comporte les recherches les plus raffinées.

Il n'est pas tout simple comme au début, ce corsage ; on l'orne de rubans en bretelles, d'empiecements brodés ou mis sur transparent, de petits galons de passementerie, d'entre-deux de guipure ; — et toute cela est fini, soigné, figolé, faisant de ces corsages de fantaisie de vraies petites merveilles.

Loin de limiter leur succès à la petite robe sans prétention, on associe ces petites blouses à des costumes de cérémonie de grande allure ; on les fait de couleur différente ou dans des tons rappelant ceux de la jupe, mais dans un autre tissu assez particulier pour attirer l'attention et caractériser le genre.

Mais ne pas oublier que le corsage-blouse, tout en étant flou, doit garder un aspect correct ; pour cela, il faut avoir soin que la doublure intérieure soit bien ajustée.

Les chapeaux sont à l'unisson des costumes, clairs et très nuancés ; nous remarquons des pailles de toutes les couleurs, rouges, roses, violettes, vertes, mordorées, avec motifs en relief.

Les ornements très importants varient avec le goût de chacun, mais il se dégage de cette folie de couleurs une mode générale pourtant, marquant la note dominante ; c'est d'abord la profusion de fleurs : lilas, jonquilles, muguet, pavots de colorations variées, roses éblouissantes, lierre de muraille et feuillages divers nuancés de violet et de pourpre. Les gros nœuds et diverses garnitures de ruban, en taffetas changeant, marquent ensuite l'empreinte de la mode, ainsi que les oiseaux et les ailes légères toutes pailletées et irrésées, comme des gouttelettes d'eau sous un rayon de soleil. La mode nous donne à la fois, pour nos costumes, la note tendre et le costume hardi avec une pointe d'excentricité qui claironne comme une anafare.

Une jolie toilette, bien d'actualité, pour finir :

Jupe ample, à godets, en crépon beige à fines rayures bourruées marron. Cette jupe est soutenue au bas par un faux-ourlet de dix pouces en étoffe de crin placé entre le tissu et la doublure. Corsage croisé et drapé, ouvert sur une guimpe en imitation de guipure de Venise faisant jockeys sur les manches. Des choux en ruban-chaudron sont posés sur les draperies du corsage et au col. Ceinture drapée et nouée de côté, à longs bouts, en ruban. Manches bouffantes très plissées aux épaules et finissant à rien aux poignets. Grand chapeau en paille noire, garni de plumes noires et de ruban-chaudron ; des bouquets de jonquilles sont posés devant et en cache-peigne.

ALBANE.

PROPOS DU DOCTEUR

LA SANTÉ DES ENFANTS

Dans un livre publié récemment sur cette matière, nous trouvons d'excellents conseils, que nous nous permettons de soumettre aux mères de familles. La règle de conduite que leur impose le savant auteur de l'ouvrage est des plus simples et basée sur le bon sens.

Tout d'abord il recommande aux mères qui ne peuvent nourrir leurs enfants de ne pas changer de bonne nourrice. « Fût-elle exigeante, impertinente, voleuse même, qu'est-ce que tout cela en comparaison avec les dangers auxquels on expose les enfants en changeant de nourrice ? Il faut sup-

porter tous ces inconvénients pour l'amour de l'enfant et n'avoir en vue que son bien-être. »

Les enfants nourris d'une autre façon n'ont pas la force de résistance voulue et sont plus exposés aux maladies.

Ce qu'il faut éviter, c'est de leur donner trop tôt une nourriture solide : il vaut mieux, vers la fin de la première année, les accoutumer petit à petit à supporter les mets ordinaires et commencer par leur donner d'abord ce qui est le plus léger et le plus facile à digérer.

La viande peut être parricide pour la santé des enfants, si on les en nourrit exclusivement. Il en est autant des légumes.

Notre savant défend la viande crue à tout âge : il combat cependant une erreur répandue ; celle d'empêcher les enfants de boire à leur soif pendant les repas, et il veut qu'on ne leur mesure jamais la quantité d'eau qu'ils devront absorber. Les logements assez spacieux sont favorables : ceux qui sont situés aux étages supérieurs ont en général plus de clarté, plus d'air et moins de poussière, ce qui n'empêche malheureusement pas bien des enfants de contracter des maladies de cœur en montant trop souvent les escaliers. Depuis quelque temps on se complait à prétendre que les tapis sont très mauvais pour la santé, qu'ils produisent une fine poussière nuisible aux poumons. Dans ce cas, dit l'auteur du livre dont nous parlons, les riches devraient être plus malades que les autres, ce qui n'est pas.

Le séjour à la campagne en été, n'est pas absolument nécessaire. Il faut être fort prudent dans la choix de cette habitation. Les enfants sont très sensibles et lorsque la maison ou le jardin est humide, il gagnent très souvent des rhumatismes, des goitres ou la fièvre.

En hiver, on craint les temps humides et froids ; notre savant assure qu'une tourmente de neige, lorsque le baromètre marque deux degrés au-dessous de zéro, est moins nuisible qu'un temps sec et plus froid, qui irrite les voies respiratoires.

Les bains, dit-il, n'ont d'autre but pour les bébés que de les tenir propres, mais à partir de sept ans, les bains froids les fortifient. Il faut laisser dormir tant qu'ils veulent les pauvres petits ; la dose de sommeil nécessaire à chaque individu dépend de sa constitution et de son système nerveux. C'est une erreur de croire que ceux qui dorment beaucoup ont l'esprit épais et lourd ; l'on cite des grands hommes qui ont prouvé tout le contraire.

On ne mettra de corset aux jeunes filles que lorsqu'elles auront atteint l'âge de quatorze ou quinze ans ; les mères intelligentes se garderont bien de leur laisser toute la journée cet instrument de torture et se contenteront de leur faire porter, avant cet âge, une ceinture qui soutiendra la taille.

Quant à la gymnastique, il ne faut pas commencer à en faire trop tôt et surtout ne pas exagérer les tours de force. Les jeux les plus appropriés pour les garçonnets sont, de neuf à onze ans, les jeux au soldat, avec des fusils de bois ; de onze à quatorze ans, la gymnastique, et à partir de quinze ans, la bicyclette, le jeu de paume, le lawn-tennis, le football, etc.

Pour les fillettes, on les astreindra à faire des exercices de maintien d'adresse qui développeront leurs grâces naturelles, sans cependant forcer les mouvements, de peur de fatiguer l'enfant.

Voilà le bref résumé du livre du célèbre praticien qui s'est exclusivement occupé de l'enfance.

LE COIN DES ENFANTS

EXPLICATION DE LOCUTIONS BIZARRES

Dans un coin du salon, Gizèle, qui a cinq ans, joue avec son cousin Lulu, huit ans, pendant que le papa de Gizèle, M. Champi, écrit un roman pour la *Gazette des Enfants*.

Le papa se met à tousser, tousser comme s'il avait un gros rhume. Ça passe enfin et M. Champi se remet au travail en disant : Ah ! je crois que j'avais un chat dans la gorge !

Mlle Gizèle ouvre de grands yeux tout étonnés et M. Lulu éprouve le besoin de lui expliquer comment on peut avoir un chat dans la gorge.

—Mais oui, ça arrive souvent ! ainsi toi par exemple, tu ne sais pas à quoi tu t'exposes quand tu bailles sans mettre la main devant ta bouche comme doit faire une petite fille bien élevée et comme on te le recommande si souvent. Eh bien ! mon oncle n'a pas pu mettre la main devant sa bouche tout à l'heure en baillant, parce qu'il écrivait et tenait un livre de l'autre main. Alors une mouche qui volait, pour-

suivie par une hirondelle, a vu un grand trou noir, elle s'y est précipitée : l'hirondelle emportée par son vol l'a suivie, et un chat qui guettait l'hirondelle s'est précipité à son tour dans la bouche large ouverte. C'est pour ça que mon oncle avait un chat dans la gorge, ce qui le faisait tant tousser.

—Ah ! fait Gizèle toute ébahie.

Puis après un moment de réflexion :

—Mais nous n'avons pas de chat.



—Et bien, répond Lulu jamais embarrassé c'est un chat que les locataires précédents ont dû oublier en déménageant l'an dernier.

—C'est vrai, papa ?

—Il y a de vrai qu'en effet il faut toujours mettre la main devant sa bouche quand on baille, mais l'histoire du chat est une fantaisie de Monseigneur Lulu. En disant : j'ai un chat dans la gorge, il ne faut pas comprendre cela au pied de la lettre ; c'est une expression qui veut dire, je tousse comme si un chat me grattait dans la gorge et, bien entendu, c'est un peu exagéré.

Maintenant, continuez votre partie et laissez-moi travailler.

R. MORTÉNAQUE.

NOUVELLES A LA MAIN

Perle trouvée dans les annonces commerciales d'un journal allemand :

« Toute personne qui prouvera que mon tapioca est nuisible à la santé en recevra gratuitement trois boîtes. »

**

A l'examen.

—Savez-vous quel est le meilleur isolateur ?

—C'est la pauvreté, monsieur.

**

Entre gardiens de cimetière :

—Regarde donc ce monsieur qui vient de déposer une couronne : il marche comme s'il dansait.

—Oh ! ça doit être un gendre.

**

Le ménage Verplumot parle de la question du jour : exploits anarchistes, bombes à venir et mesures répressives. Mme Verplumot s'écrie :

On devrait punir tous les journaux qui publient des recettes pour fabriquer des explosifs !

—Et vos journaux de mode qui ne s'occupent que d'enseigner l'art de découper les patrons.

**

A l'école mutuelle :

—Pouvez-vous me dire d'où vient la laine ?

—De dessus le dos des moutons, m'sieu.

—Très bien ! Et que fait-on de la laine ?

—Sais pas m'sieu !

(Le professeur touchant le pantalon de l'enfant.)—Et ça, avec quoi est-ce fait ?

—Avec les vieilles culottes de papa.

CHOSSES ET AUTRES

—En Russie, un passager de 3e classe peut voyager 5,000 milles en chemin de fer pour \$12.50.

Température du mois de mai.—Du 1er au 8, nous avons la certitude de belles journées pour commencer ce mois qui est généralement si pluvieux ;—du 8 au 16, durant ce laps de temps, nous aurons de belles journées favorables aux travaux de la terre ;—du 16 au 24, il y aura de grandes pluies et des nuits très froides ;—du 24 à la fin du mois la température est souvent changeante, mais plus de pluie que de beau temps.

—Cette semaine, au Théâtre Royal, on joue *Down in Dixie*, une jolie pièce de Scott Mar- le. Ça tient du drame et de la comédie. Les scènes se passent dans le Sud, pays où fleurit l'hospitalité et où chantent les jolies femmes. La vertu courageuse triomphe des vilénies et l'héroïne est une charmante fille de la Caroline. On a introduit par-ci par-là dans *Down in Dixie* de la musique, des chants populaires une foule de choses qui rappellent la patrie des oranges et des plantations. Ça vaut la peine d'aller au Royal, cette semaine.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Mon Premier est un port de mer sûr et cer-
[tain,
Mon Second me porte tout mon vin et mon
[pain,
Mon Tout est sur mon dos lorsque je suis en
[route,
Souvent je le dépose pour y prendre une
[goutte.

PROBLEME

Pierre dit à Simon : J'ai deux fois l'âge que vous avez quand j'avais l'âge que vous avez, et quand vous aurez l'âge que j'ai, la somme de nos deux âges égalera soixante-trois ans.

DEVINETTE

Bâton, breviers, besace sont trois meubles. Ecrivez cela en quatre lettres. Il y a un c à changer ; un m à mettre ; un o à ôter ; tout commence par t et finit par f.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 573

Anagramme - devinette. — Tout chemin mène à Rome.

Rébus.—Cette nuit en ronflant j'ai rêvé que je tombais dans un puits. Mot à mot : 7 nuit en rond flant G ré V que je tombe hais dent 1 puits.

Solution de la fantaisie-anagrammatique parue dans le No 571.—Force. Faiblesse.

ONT DEVINE :

Rose-Rose, Contrecoeur ; Mlle Julia Montreuil, Somerset ; Mlle Marie Bergeron, Fall River, Mass. ; Mlle Regina Simard, Sainte-Anna de Beauport ; Charles Gauthier, Trois-Rivières ; François-X. Fournier, Québec ; Aimé Richer, St-Hyacinthe ; J. M. Tremblay, St-Henri de Montréal ; Ernest Stevens, L. A. Dumesnil, Coteau Landing ; J. A. Renault, St-François, Beauce ; Dame G. A. Blondin, Champlain ; Rémi Boucher jr, Lévis ; Arthur Côté, St-Pascal ; R. A. Des-Rochesbrunes, St-Joseph, Beauce ; Mlle Hedwidge Fortier, Ste-Scholastique ; Thomas Massicotte, Mlle Rose - Anna Guillemette, Trois-Rivières ; Oscar Berthiaume, Mme Oscar Berthiaume, Mme A. E. Jacques, Mlle Philomène Reid, Dr N. W. Reid, St-Télesphore de Montjoie ; Mlle J. Dionne, St-Pacôme ; Mme J.-Bte Lafrance, Mlle Amanda Lafrance, Crysler, Ont. ; F. X. Lemieux jr, Mlle Lactitia Massicotte, Mlle Alice A., Mlle Omérine Samson, Mlle Ivonne Gallibois, Abdon Gingras, Adjudotord Gingras, Québec ; J. Martel, Mlle Schayer, G. J. V. Ducharme, Nap. Nolin, J. Rouillard, Mlle Marie Aymong, Mlle Rosa Henrichon, Eugindor Regnaleb, Mlle Laura Gélinas, Horace Gervais, C. A. Filiatrault, Albert Lozeau, Mlle Cordelia Beauchamp, Mlle Parmelia Labonté, Mlle Eva Beauchamp. Mme Eugène Olivier, Montréal.

DEMEAGEMENT

M. Amédée Danais, chirurgien-dentiste, a transporté son bureau au No 45, rue St-Laurent. La nombreuse clientèle de M. Danais est priée de prendre note de ce changement d'adresse.

La Vigueur des Cheveux d'AYER



Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit :

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent de tomber. Ça et là une application on a depuis conservé ma chevelure en bonne condition."

—Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux ; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une pousse rapide de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." — Mrs. A. WEBER, Polymnia St., New Orleans, La.

La Vigueur DES CHEVEUX d'AYER

Préparée par le

Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., U. S. A.

Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines

LA Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 50

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après SAMEDI le PREMIER JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente-et-un mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque, à Montréal, mercredi, le 19 juin prochain, à 1 heure p.m.

Par ordre du Bureau de Direction,
TANCREDE BIENVENU,
Asst. Gérant.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS
95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'hôpital Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA
SUC DE VIANDE
PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

La Banque Ville - Marie ACADEMIE DE COUPE

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS POUR CENT (3 p.c.) a été déclaré pour le semestre courant sur le Capital Payé de cette Institution, équivalant à six pour cent (6 p.c.) par an et que le même sera payable au Bureau Principal ou à ses Succursales, SAMEDI, le 1er JUIN prochain.

Les Livres de Transfert seront fermés du 17 au 31 Mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires se tiendra au Bureau Principal, MARDI, le DIX-HUITIEME jour de JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du Bureau de Direction,
W. WEIR, Président.
Montréal, 23 avril, 1895.

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON LEOTY

8, Place de la Madeleine, PARIS

Les Célèbres Corsets

LEOTY

Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris. Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

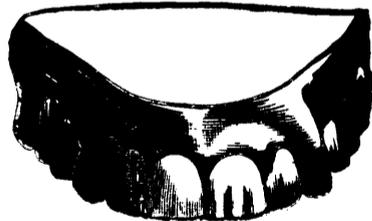
200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine et Couronne en or.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162-RUE SAINT-JACQUES-162
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113
DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bouscours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes. Téléphone 2049.

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de La Saison, 25 rue de Lille, Paris.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



Le vicaire de Saint-Ambroise soutint sans faiblir le poids des regards du comte de Bismarck. — Page 23 col. 2

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Le comte de Bismarck, assis près de cette table, portait l'uniforme de colonel des cuirassiers blancs, tunique blanche, casquette blanche à bande jaune.

Il travaillait seul, sans secrétaire.

En voyant le prêtre s'avancer vers lui, il se leva.

Sanglé dans son uniforme, la poitrine bombée, les épaules carrées, la figure fortement colorée, il offrait la plus parfaite image de la force et de l'énergie.

C'était un colosse.

Il s'inclina légèrement puis, relevant la tête, il attacha pendant quelques secondes son regard sur le visage de Raoul d'Areynes.

Le vicaire de Saint-Ambroise, impassible, soutint sans baisser les yeux le poids écrasant du regard du Chancelier de fer.

Celui-ci prit alors la parole.

— Vous venez de Paris, monsieur l'abbé ? demanda-t-il.

— Oui, Votre Excellence.

— Vous avez, m'a-t-on dit, à me remettre un message qui vous a été confié par le nonce apostolique, au nom du corps diplomatique

— Oui, mais j'ai d'abord à remettre à Votre Excellence une lettre d'introduction, répondit le jeune prêtre, en présentant au chancelier les deux enveloppes qu'il venait de tirer de son portefeuille.

Le comte de Bismarck prit la lettre que lui tendait le vicaire de Saint-Ambroise, auquel il désigna un siège auprès de la table, en face

de lui, puis il se rassit dans son fauteuil, rompit le cachet de la lettre et en lut attentivement le contenu.

Tandis qu'ils lisait son visage n'exprimait absolument rien, pas même la curiosité.

—Vous êtes Lorrain... dit-il quand il eut terminé sa lecture.

—Oui, Votre Excellence.

—Vous vous nommez le vicomte Raoul d'Areynes.

—Oui, Votre Excellence.

—Et vous êtes neveu du comte Emmanuel d'Areynes, habitant le château de Fenestranges.

—Où il se meurt, et où je souhaite avec ardeur arriver à temps pour recevoir son dernier soupir.

Le comte de Bismarck ne parut accorder aucune attention à cette dernière phrase.

Il reprit :

—Remettez-moi le message signé par les membres du corps diplomatique.

Raoul lui présenta la large enveloppe cachetée.

M. de Bismarck la prit et la plaça, sans l'ouvrir, sur un coin de la table, puis il poursuivit :

—Vous n'avez point mission de reporter à Paris la réponse de Notre Souverain à la requête qui lui est adressée ?

—Non, Votre Excellence.

—Vous désirez un sauf-conduit qui vous permette de voyager sans être inquiété dans les départements occupés par nos troupes ?

—Pour me rendre auprès de mon oncle, je l'ai dit à Votre Excellence. Je voudrais pouvoir embrasser le comte d'Areynes avant sa mort, bien prochaine, hélas !

Le chancelier changea brusquement le sujet de l'entretien et d'un ton presque impérieux posa cette question au jeune prêtre :

—Que fait Paris ?

Et, en attendant la réponse du vicaire de Saint-Ambroise, il rivait sur lui ses yeux étincelants que voilaient à demi les paupières abaissées.

Raoul était non seulement Lorrain, mais bon Français, un ardent patriotisme brûlait dans son cœur.

Il répondit fièrement :

—Paris s'appête à se défendre, sans épouvante et sans défaillance, contre les armées qui vont l'investir.

Le comte de Bismarck haussa les épaules.

—Ah ! vous croyez cela, monsieur l'abbé ! fit-il.

—Je le crois fermement, oui, Votre Excellence.

—Eh bien ! vous vous trompez ! Les Parisiens n'ont pas la tête assez solide pour résister à ce qu'on appelle *la fièvre absidionale*. Si dans quelques semaines Paris n'est pas pris, il sera brûlé par la populace.

—Paris n'a pas de populace, monseigneur, mais une population pleine de vaillance, de patriotisme, d'abnégation, et prête à tous les sacrifices...

—Aujourd'hui, peut-être, je veux bien vous faire cette concession, monsieur l'abbé répliqua le chancelier avec un sourire dont l'ironie fit passer un frisson sur l'épiderme du vicaire de Saint-Ambroise, mais attendez la *névrose*, attendez le *moment psychologique* !... Vous verrez, alors, et vous vous souviendrez de ce que je viens de vous dire...

Puis, sans transition, le comte de Bismarck ajouta, en prenant une plume :

—Donc, monsieur l'abbé, c'est un *laissez-passer* qu'il vous faut pour aller à Fenestranges ?...

—Oui, Votre Excellence, pour moi et pour le serviteur de mon oncle qui est venu me chercher à Paris.

—Le nom de ce serviteur ?...

—Raymond Schloss...

—Un Lorrain aussi ?

—Un Lorrain, oui, Votre Excellence.

Le comte de Bismarck attira devant lui une large feuille de papier portant l'en-tête de la chancellerie prussienne, et d'une main ferme il traça en langue allemande les lignes suivantes :

“ Laissez-passer, de nuit comme de jour, à travers nos lignes, pour se rendre au château de Fenestranges—Lorraine—le vicomte abbé Raoul d'Areynes, et son serviteur Raymond Schloss.

“ Donné au quartier général du château de Ferrières, le 14 septembre 1870.

“ BISMARCK. ”

Au-dessous de sa signature le chancelier apposa deux cachets de forme différente, puis il tendit la feuille au vicaire de Saint-Ambroise en lui disant avec un nouveau sourire, non moins ironique que le premier :

—Avant six mois la Lorraine appartiendra définitivement à l'Allemagne, et le comte Emmanuel d'Areynes, s'il vit encore, ce que j'espère, se trouvera l'un des sujets du roi Guillaume, devenu empereur d'Allemagne...

—Oh ! ne protestez pas !... Ce serait inutile ! Vous verrez que je suis bon prophète... Voici votre laissez-passer...

L'abbé d'Areynes était pâle comme un mort.

Il tremblait de tout son corps ; de grosses gouttes de sueur mouillaient ses tempes.

—Je remercie Votre Excellence... bégaya-t-il d'une voix brisée par l'angoisse qui lui serrait la gorge et qui lui étreignait la poitrine.

Le chancelier, semblant heureux du spectacle de cette émotion et de cette angoisse, lui tendait toujours la feuille.

Raoul la prit, la plia, et la mit dans son portefeuille à la place qu'avaient occupée le message et la lettre.

Le comte de Bismarck frappa sur un timbre.

Un des valets de pied parut.

—Reconduisez M. l'abbé d'Areynes lui commanda le Chancelier de fer.

Et après avoir salué de la main, il se remit au travail.

Le vicaire de Saint-Ambroise s'inclina, et sortit précédé par le valet de pied.

XV

Au château de Fenestranges tout allait aussi bien qu'il était possible de l'espérer.

Les soins éclairés et affectueux prodigués par l'excellent Dr. Pertuiset au comte Emmanuel d'Areynes avaient produit de remarquables effets.

En recouvrant l'usage de la parole M. d'Areynes s'était immédiatement préoccupé du voyage de Raymond, et il avait questionné le médecin sur la gravité de son propre état, voulant savoir s'il pouvait espérer vivre jusqu'au retour du garde général, ramenant le vicaire de Saint-Ambroise.

A ces questions multipliées le docteur répondit :

—Ne vous occupez pas de votre maladie je vous défends absolument d'y penser... j'en fais mon affaire et vous voyez bien que je suis tranquille pour l'avenir... mais maintenant que vous allez mieux songez à vos affaires, à votre fortune et aux dispositions que vous comptez prendre... A cette heure Raymond Schloss est arrivé à Paris, j'en suis convaincu, et je ne le suis pas moins qu'il trouvera le moyen de revenir ici très vite avec votre neveu, ce cher abbé, auquel je serai si heureux de serrer la main.

—Raoul a toute ma confiance... murmura le comte je ne veux agir que d'après ses conseils, et je ne ferai rien sans l'avoir consulté. Mais pourra-t-il venir ?...

—Pourquoi ne se rendrait-il pas à votre désir ?

—Mon désir sera pour lui un ordre, de cela je suis certain, mais je m'épouvante en pensant aux difficultés sans nombre que lui et Raymond Schloss auront à surmonter pour arriver dans notre malheureuse Lorraine, aujourd'hui occupée par l'ennemi !...

—Ne vous fatiguez pas le cerveau en vous créant des préoccupations inutiles ! s'écria le médecin c'est très mauvais, cela ! Encore une fois, du calme ! beaucoup de calme !... voilà ce que j'exige et ce que je veux obtenir de vous !

Les jours passaient.

On atteignit le 18 septembre et ni Raoul d'Areynes ni Raymond Schloss n'avaient encore donné signe de vie.

Le temps semblait s'écouler avec une lenteur mortelle pour le pauvre convalescent que l'attente énervait, et dont l'imagination travaillait sans cesse malgré les recommandations du médecin.

Le lieutenant d'état-major confié aux soins du Dr. Pertuiset par le chirurgien bavarois Blasius Wolff était mort deux jours après le départ de Raymond Schloss pour Paris.

Déclaration avait été faite à l'officier commandant les troupes cantonnées au village des Fenestranges. Quelques soldats allemands étaient venus prendre le corps pour le porter au cimetière, et la disparition des armes et des vêtements avait passé complètement inaperçue, Blasius Wolff ne se trouvant plus là pour la signaler.

Puis, malgré le voisinage odieux des vainqueurs, l'existence des habitants du château de Fenestranges avait repris ses allures habituelles.

Le comte allait de mieux en mieux et son valet de chambre, Pierre Renaud, veillait sur lui avec autant de sollicitude que de dévouement.

Le 18 au matin le Dr Pertuiset, en s'éloignant après avoir fait au convalescent sa visite quotidienne, lui avait promis de revenir, une fois ses travaux terminés, passer avec lui la soirée et faire une interminable partie d'échecs leur jeu favori à tous les deux.

M. d'Areynes se sentait tout ragaillardi par cette promesse.

Cinq heures du soir venaient de sonner.

Le crépuscule descendait lentement du ciel, faisant tomber ses ombres sur les campagnes et sur les forêts.

Une nuit admirable allait succéder à une soirée superbe.

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

—A la prière de Forestier je suis allé chercher sa fille et la lui ai amenée ; Georgette, en ce moment, doit tout savoir. Je l'ai laissée avec son père pour venir vous rejoindre et me trouver ici à l'arrivée de Lucien.

—Selon moi, malgré qu'elle sache à présent qui sont ses père et mère, M. Lebrun et son fils feront bien de considérer toujours Georgette comme n'ayant pas d'état civil ; autant dans leur intérêt que dans celui de la jeune fille, ils doivent laisser ignorer que la fiancée de Paul est la fille du misérable qui a tenté d'assassiner le marquis de Mimosa. Au reste, je verrai M. Lebrun à ce sujet.

Le docteur répondait à quelques questions que lui adressait sa femme, concernant Forestier, lorsqu'un coup de cloche se fit entendre.

Mme Villarceau courut à la fenêtre et s'écria aussitôt toute joyeuse :

—Mes enfants, c'est lui !

Le jeune homme traversait rapidement la cour. Peu après, il se précipita dans le salon, en s'écriant :

—Enfin, me voici ! Ah ! que je suis heureux de vous revoir, de me retrouver au milieu de vous !

Son visage était rayonnant.

Ce fut la bonne grand-mère qui se trouva devant lui ; il l'embrassa en la serrant dans ses bras à l'étouffer, puis ce fut le tour de sa mère et de son père. Quelles effusions de tendresse ! Mme Villarceau et Valentine pleuraient ; le docteur, très ému, avait, lui aussi les yeux humides.

Enfin, le calme se rétablit.

—Maintenant, mes chers parents, dit Lucien, dont la voix prit une certaine gravité il me faut vous donner l'explication de ce que j'ai écrit dans la lettre que bonne-maman Villarceau a dû recevoir ce matin.

—Je l'ai reçue, mon cher enfant, et ton père et ta mère en connaissent le contenu.

—Ah ! vous allez partager ma joie, mon bonheur. . . . Et Emilienne, comme elle va être heureuse !

D'une main que l'émotion faisait trembler il sortit de sa poche le portefeuille trouvé sur le corps desséché de Pedro Lammès ; il l'ouvrit et en tira d'abord la lettre adressée au comte de Corello.

—Je ne sais pas ce que contient ce pli, dit-il, je n'ai pas cru devoir rompre le cachet ; si vous jugez inutile d'en prendre connaissance, nous la mettrons dans une seconde enveloppe et l'enverrons à son destinataire, M. le comte de Corello, à Madrid. Mais voici la pièce d'une haute importance que j'ai aussi trouvée dans ce portefeuille.

Il prit le papier jauni, le déplia, et le tendant à Mme Villarceau :

—Veuillez lire, bonne maman, dit-il.

Mme Villarceau assujettit ses lunettes mais aussitôt :

—Je suis trop émue, dit-elle, mes yeux sont voilés. Tenez, mon cher Philippe, c'est vous qui allez nous lire ce précieux papier.

Le docteur prit la feuille et, à haute voix commença la lecture. Mais presque tout de suite il fut interrompu par les exclamations de sa femme et de sa belle-mère. Cependant le silence se rétablit, et M. Delteil acheva de lire le document signé du curé et du maire de Salvignac.

Toutes les poitrines étaient haletantes.

—Ainsi, le voilà dévoilé, le mystère de la naissance d'Emilienne s'écria Mme Villarceau ; elle est la fille du marquis de Mimosa ! . . . Oh ! mes enfants, mes enfants ! N'avais-je pas raison de vous dire qu'elle devait appartenir à une grande famille ? Mais cela se voyait, se devinait ! . . . Et que dire de cette découverte si inespérée, si précieuse ? . . . Et c'est de Lucien, c'est de notre enfant dont la Providence s'est servie ! . . .

—Oh ! mes enfants, continua-t-elle en sanglotant, pourquoi mon pauvre mari n'est-il pas là pour partager notre grande joie ?

Elle prit Lucien dans ses bras et le serra fiévreusement contre son cœur.

—Bonne-maman, avez-vous prévenu Emilienne ? demanda le jeune homme.

—Non, elle ne sait rien encore ; nous avons pensé que nous devions attendre ton retour.

—Mon père, reprit Lucien s'adressant au docteur, ne croyez-vous pas qu'Emilienne doive être instruite dès ce soir ?

—Oui, certes ; Emilienne ne doit pas tarder à savoir qu'elle n'est plus une jeune fille sans nom et sans famille. Mais apprends-nous, Lucien, comment ce portefeuille est tombé entre tes mains.

Rapidement, le jeune homme raconta comment il avait trouvé le squelette de Pedro Lammès dans une espèce de route souterraine des Pyrénées.

—C'est merveilleux ! s'exclama la grand-mère.

—Vous l'avez dit, maman, ajouta Valentine, c'est providentiel !

—Maintenant, cher père, reprit Lucien, il nous reste à savoir où est M. le marquis de Mimosa, s'il vit encore.

—Mon ami, répondit le docteur, M. le marquis de Mimosa est à Paris où il est venu pour se mettre à la recherche de sa fille. J'ai été appelé auprès de lui la nuit dernière.

—Il est malade !

Le docteur mit le jeune homme au courant de la situation. Puis il somma :

—Faites atteler le coupé de Mme Villarceau et le mien, dit-il au valet de chambre qui se présenta.

Le domestique s'étant retiré, M. Delteil reprit :

—Nous allons nous rendre à l'hôtel Meurice, Lucien et moi ; vous, ma mère, vous irez rue Godot-de-Mauroi, et quand vous aurez appris à Mlle Emilienne son changement de situation, vous l'amènerez à l'hôtel Meurice, où nous serons encore, et vous la présenterez à son père.

Mais Lucien, mon ami, tu dois avoir besoin de prendre quelque chose.

—Non, mon père, je n'ai besoin de rien ; d'ailleurs je ne pourrais pas manger en ce moment.

—Eh bien ! tu dîneras ce soir avec plus d'appétit.

Pendant que Mme Villarceau se préparait à la hâte pour sortir, Lucien alla aussi changer de vêtements.

Il fut prêt avant la grand-mère, et les deux voitures étant attelées, M. Delteil et son fils partirent les premiers.

Ils furent bientôt à l'hôtel Meurice.

Un garçon les introduisit dans l'appartement du marquis. M. Delteil laissa Lucien dans le salon, lui disant que, le moment venu, il l'appellerait ; et comme il n'avait pas besoin d'être annoncé, il entra dans la chambre du malade.

Le général, Mme de Vauclair et Rosina Balti tenaient encore compagnie au blessé.

Une amélioration très sensible s'était opérée dans son état ; mais il était encore très faible, par suite de l'hémorragie.

Après avoir serré la main du général, salué Mme de Vauclair et Rosina, M. Delteil échangea quelques paroles avec le jeune médecin.

—Alors, c'est parfait, dit-il, exprimant son entière satisfaction.

Il s'approcha du lit et prit la main que le malade lui tendait.

—Monsieur le marquis, dit-il, vous êtes en excellente voie de guérison, et je vous apporte un nouveau remède qui, mieux encore que toutes les ressources de la science, va contribuer à vous remettre sur pied.

—Quel est ce remède, monsieur le docteur ?

—Vous sentez-vous assez fort pour supporter le choc d'une grande émotion, pour éprouver une immense joie.

Le malade eut un doux sourire et répondit :

—J'ai subi trop de souffrances sans en être ébranlé, pour que la joie puisse m'être funeste.

—Vos souffrances, monsieur le marquis, je les connais en partie par le récit que m'a fait M. le général de Vauclair, la nuit dernière, en m'amenant ici ; je sais aussi par M. le général que vous êtes venu à Paris pour vous livrer à des recherches au sujet de votre fille, que vous avez perdue.

—Hélas ! soupira le blessé.

—Monsieur le marquis, Mlle Thérèse de Mimosa existe.

Le malade fit un effort pour se dresser sur son séant.

Un tremblement nerveux le secouait de la tête aux pieds ; ses yeux, aux prunelles dilatées, brillaient d'éclat fiévreux.

—Vous voyez, dit le docteur, que j'avais raison de vous conseiller le calme ; commandez à votre émotion, si vous voulez que je continue.

—Je serai calme, je vous le promets.

Le docteur sourit, car le visage du blessé avait une expression qui démentait ses paroles ; il le souleva et plaça sous sa tête les deux oreillers.

Les assistants s'étaient rapprochés et attendaient anxieusement.

—Monsieur Delteil, vous dites que notre chère enfant existe ! s'écria Mme de Vauclair.

—Oui, madame.

Rosina Balti, radieuse, avait les yeux au ciel.

Le marquis saisit la main de M. Delteil.

—Monsieur le docteur, dit-il, que savez-vous ? Ah ! parlez, parlez !

—Monsieur le marquis, Mlle de Mimosa existe et elle est retrouvée.

Le blessé se souvint alors de la fausse joie que lui avait apportée Mme Prudence, et eut peur que cette fois encore on ne lui ménageât une cruelle déception.

—Monsieur le docteur, êtes-vous sûr, bien sûr ? fit-il d'une voix hésitante.

—Aussi sûr, monsieur le marquis, que je suis en votre présence auprès de vous.

Un soupir s'échappa de toutes les poitrines.

M. Delteil tira de sa poche le portefeuille où se voyaient encore, à demi-effacées, les armes du marquis, et le plaçant sous les yeux du blessé.

—Reconnaissez-vous ce portefeuille ? demanda-t-il.

—Oui, oui, je le reconnais, répondit vivement le marquis ; c'est celui que j'ai donné à Pedro Lammès, quand il a quitté le château de Valpenas, emportant ma fille.

—Et cette écriture, sur cette enveloppe qui renferme une lettre, la reconnaissez-vous ?

—Comment ne reconnais-je pas mon écriture ? La lettre qui est dans cette enveloppe devait être remise à mon ami le comte de Corello par Pedro Lammès, après qu'il aurait rempli la mission que je lui confiais.

—Maintenant, reprit M. Delteil, voici la pièce importante trouvée dans le portefeuille. C'est un certificat remis à Pedro Lammès, constatant que le fidèle serviteur a rempli la mission que lui avait confiée son maître. Tenez, général, soyez assez bon pour donner lecture de cet écrit à M. le marquis.

Il se fit un silence solennel, et on écouta, retenant sa respiration.

M. Delteil observait le visage du marquis, sur lequel se lisait une grande agitation intérieure.

Il lui tenait la main et lui répétait à voix basse.

—Du calme, monsieur le marquis, du calme.

La lecture terminée, les exclamations et les cris de joie éclatèrent.

—Monsieur le marquis, reprit le docteur, il me reste à vous apprendre comment ce portefeuille, avec ce qu'il contient, a été trouvé. Mon fils, Lucien Delteil, qui est ingénieur des mines, voyageait dans les Pyrénées ; un hasard providentiel lui a fait découvrir l'entrée d'une route souterraine creusée dans les entrailles de la montagne. Il s'y engagea avec quelques compagnons, et c'est à une grande distance de l'entrée qu'il a découvert un corps humain, à l'état de squelette. Les papiers trouvés dans le portefeuille qu'il avait sur lui apprirent à mon fils que ce corps était celui de votre serviteur Pedro Lammès, et lui révélèrent en même temps le secret de la naissance de la jeune fille élevée par Mme Marguerite, et que nous connaissons.

—Pauvre Pedro Lammès ! murmura le marquis.

Puis au-sitôt :

—Monsieur le docteur, où est ma fille ? s'écria-t-il.

—Mlle de Mimosa est à Paris.

—Son adresse, M. Delteil, son adresse, je cours la chercher ! s'écria Mme de Vaclair.

—Elle va être amenée ici, madame.

—Quand ? ce soir ?

—Dans vingt minutes Mlle de Mimosa sera dans vos bras.

Le marquis pleurait comme un enfant.

—Ah ! monsieur le docteur, dit-il, vous aviez raison : il faut de la force pour de pareilles émotions, pour supporter une si grande joie.

Il y a des moments où les cœurs, comme opprésés par l'excès du bonheur, se recueillent, où la langue est paralysée, impuissante à prononcer des paroles qui traduisent les sentiments dont on est pénétré.

Ainsi étaient le général, Mme de Vaclair et Rosina.

Les regards du marquis exprimaient une délicate extase ; ses lèvres souriaient à une image qu'il voyait avec les yeux de l'âme.

Le général serrait la main du docteur de ses doigts nerveux.

Mme de Vaclair avait le visage illuminé par la joie qui inondait son âme. Elle regardait tour à tour le médecin et le marquis, comme si elle eût craint que l'intensité de l'émotion ne retardât la guérison.

—Ménagez-vous, mon ami, dit-elle enfin à son gendre, réservez vos forces pour le moment où vous serrerez notre enfant dans vos bras.

—Rassurez-vous, ma mère, répondit le marquis, mes forces ne me trahiront pas quand j'embrasserai ma fille bien-aimée.

Quant à Rosina Balti, sa joie tenait du délire.

—Monsieur le marquis, dit-elle, souvenez-vous de ma vision dans l'église de Notre-Dame del Pilar. La sainte Vierge me promet que je reverrais ma petite Thérèse. Elle ne me trompait pas.

Le marquis resta quelques instants pensif.

—Monsieur le docteur, reprit-il, savez-vous si ma pauvre fille a beaucoup souffert ?

—Mlle de Mimosa a souffert, sans doute de ne pas avoir de famille, mais elle a toujours été aussi heureuse qu'elle pouvait l'être. Des amis se sont intéressés à elle, l'ont protégée.

—Monsieur le docteur, dites-moi le nom de ces amis.

—Vous interrogerez à ce sujet Mlle de Mimosa, monsieur le marquis, elle vous répondra.

—Mais que fait-elle ?

—Le métier que lui a appris sa mère adoptive : jusqu'à ce jour elle a honnêtement gagné sa vie en travaillant. Elle n'a jamais été dans la détresse, elle ne pouvait pas y être, puisqu'il lui restait et qu'il lui reste encore quinze mille francs sur les vingt mille donnés par Pedro Lammès pour l'élever. Mlle de Mimosa est une courageuse et vaillante enfant ; elle a bien mérité qu'on l'aime, et tous ceux qui la connaissent l'admirent.

Mme de Vaclair était en proie à une grande agitation.

—Ainsi, dit-elle, notre chère enfant a travaillé pour vivre. . . . Mais, monsieur Delteil, quel est donc son métier ?

—Vous le savez, madame, puisque vous aussi avez donné de l'ouvrage à la jeune ouvrière que l'on appelait la jolie dentellière.

—Elle, elle ! Emilienne ! s'écria la générale : oh ! mon Dieu ! . . . voilà donc pourquoi je me sentais irrésistiblement attirée vers elle, pourquoi elle m'inspirait une si vive tendresse ! . . . Vous l'avez vue, monsieur le marquis, vous la connaissez.

—Oui, ma mère, répondit le malade, dont le visage rayonnait, et je me rappelle l'émotion singulière que j'ai éprouvée en la voyant. Mais ce nom d'Emilienne Lormont. . . . cependant. . . . Ah ! mon cœur aurait dû me crier que c'était ma fille !

—Moi, dit Rosina Balti, j'ai tressailli dans tout mon être à sa vue ; oui, quelque chose me disait que c'était elle. Et quand Mme la générale m'a dit que cette belle jeune fille aux yeux bleus et blonde comme Mme la marquise était Mlle Emilienne Lormont, son ouvrière en dentelles, il m'a semblé que je recevais un coup violent en pleine poitrine.

Le général ne disait rien, lui ; mais à chaque instant il s'essuyait les yeux.

—Mon fils, reprit Mme de Vaclair, vous demandiez tout à l'heure au docteur quelles étaient les personnes qui s'étaient intéressées à notre chère enfant, il n'a pas cru devoir vous répondre ; mais à présent, je sais qui sont ces amis qui ont entouré Thérèse de Mimosa de leur précieuse affection : c'est Mme Villarceau, la belle-mère du docteur, qui a été la protectrice de notre enfant ; c'est M. le docteur Delteil, c'est Mme Delteil et leur fils, M. Lucien Delteil.

De nouveau, le marquis tendit sa main à M. Delteil.

—Mon cher docteur, dit-il avec des larmes dans la voix, c'est une grosse dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous et votre famille. Quand pourrai-je voir Mme Delteil et Mme Villarceau ?

—Tout à l'heure, monsieur le marquis, vous verrez Mme Villarceau ; c'est elle qui va amener ici Mlle de Mimosa.

—Ah ! bien. Il me tarde aussi de voir votre fils, mon cher docteur, votre fils, qui me rend ma fille.

—J'ai pensé que vous auriez ce désir, monsieur le marquis, et mon fils est venu avec moi ; il est là.

—Ah ! qu'il vienne, qu'il vienne !

M. Delteil alla ouvrir la porte, fit un signe à Lucien, et le jeune homme entra dans la chambre.

Le général alla à sa rencontre, et lui tendant la main :

—Mon jeune ami, lui-dit-il, soyez le bienvenu ; si tous les cœurs sont ici dans la joie, c'est à vous qu'ils le doivent. Elle est si grande, notre joie, qu'elle nous fait oublier le malheur arrivé au marquis de Mimosa ; il est vrai que sa blessure n'est pas aussi grave que nous l'avions craint d'abord, et que votre père, notre cher docteur, répond de la prompte guérison de notre cher blessé.

—Monsieur le général, répondit Lucien, je suis profondément touché de l'accueil bienveillant et affectueux que vous me faites.

—Mais vous avez droit à toute notre affection et à toute notre reconnaissance, répliqua vivement le général.

Le jeune homme s'inclina respectueusement devant Mme de Vaclair puis il s'approcha du lit.

—Monsieur le marquis, dit-il, en même temps que j'ai appris l'attentat dont vous avez été victime, mon père m'a pleinement rassuré sur votre situation ; c'est donc délivré de mes craintes sur votre état et l'esprit moins troublé que je puis vous dire combien je suis heureux d'avoir été l'instrument de la Providence qui vous rend votre fille et met un terme à vos longues épreuves.

Le marquis prit la main de Lucien et la serra affectueusement.

—Mon ami, mon cher ami, dit-il très ému, je n'essaierai pas de vous exprimer les sentiments de reconnaissance que j'éprouve pour vous. Vous parlez de la Providence ; oui, je le veux bien mais il y a aussi votre courage. Ne cherchez pas à diminuer ce que je vous dois, ce que nous vous devons tous. Je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous.

—Monsieur le marquis, n'exagérez pas ce que j'ai fait.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

COUVREPIEDS !

Nous arrivant un grand
Choix de Beaux . . .

COUVREPIEDS ~ AMERICAINS

Dessin et Fini Nouveau Genre

Chaque Couvrepieds est Garanti Lavé et
Sans apprêt aucun

Prix : Depuis \$1 Chacun

N'oubliez pas de demander
à les voir

Nous avons aussi un très
Joli choix de Bons. . .

**Couvrepieds
En Couleurs**

Que nous offrons à des prix très
raisonnables. Grandeurs : 9-4,
10-4, 11-4 et 12-4. . . .

Prix : Depuis 65c Chacun

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSION DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de
toute espèce ; réparations de toutes sortes
exécutées à très bref délai. Toujours en stock
des instruments pour orchestre et fanfare à
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE S T-LAMBERT

MONTREAL

**Un LEZARD
DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu
aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie
qui me faisait mourir. Avec des douleurs
atroces dans l'estomac, je me sentais très fai-
ble et étais affligé de beaucoup de vents.
Après avoir consulté les principaux médecins
de Troy, N.-Y., et après avoir pris des cen-
taines de remèdes, on me déclara que j'avais
un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y
avait de mieux à faire était de retourner dans
mon pays. Je revins donc à Montréal où on
me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le
célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame.
Après m'avoir examiné, ce Monsieur me dé-
clara que je n'avais pas plus de lézard dans
l'estomac que sur la main et que tout mon
mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de
ses remèdes composés de racinages, et en
moins de trois mois ils me guérirent radica-
lement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT,
Polisseur,
156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3 00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

HAMMAOS \$1.00 A \$500

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 - RUE SAINT-LAURENT - 6

LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la
musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste - Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS Tél. Bell 7216]

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront
distribués tous les Mercredis

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les mercredis à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

**POUDRE
— POUR —
LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Di-
gestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les li-
queurs de la Chartreuse et de la Trap-
pistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour
faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou
envoyé franco sur réception du
prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTREAL

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient

" CREME LA SIMON "



Mme ADELINA PATTI dit :
" Elle est sans pareille. "

Elle blanchit, tonifie et don-
ne à la peau un déli-
cieux parfum

Elle guérit en une nuit les
Boutons Gerçures Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spé-
cialité : Réparations d'instruments
en cuivre et bois. Argentu-
res, dorures, etc.

**No 17, RUE GOSFORD
MONTREAL**

**LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN**

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de **LA PRESSE** son-
t lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans **LA PRESSE**
LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans **LA PRESSE**
Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes **LA PRESSE**.

Désirez-vous retrouver un article perdu
Annoncez dans **LA PRESSE**.

Tout le monde reçoit **LA PRESSE**.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans **LA PRESSE**.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 20 Avril 1895

43,063

LA PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX

**71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL**

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite
par les

**POUDRES -
ORIENTALES**

LES SEULES

Qui assurent en 3
mois et sans nul-
re à la san-
té le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6,513

" LUBY "

POUR LES CHEVEUX

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



45 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine.
Dents posées sans palais ou sur dentier en
Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de
magnifiques gençoives en celluloïde. Ex-
traction sans douleur par l'électricité, et
anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprendront le Dessin des Patrons, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-
real. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of In-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.